

Le vieux pavillon de psy



Inadapté aux exigences sanitaires et hôtelières, le vieux pavillon de psychiatrie va être détruit. Mais perdre les murs, c'est aussi perdre une vie de liens quasi familiaux et un peu d'âme... Un projet photographique vise à garder vivante la mémoire du lieu.

Philippe GUINET

Infirmier, Unité de psychiatrie adultes, CHU de Nantes.

Si le hasard existe, alors, tout m'est venu par hasard. J'ai longtemps exercé dans un vieux pavillon de psychiatrie, qui, depuis des années, était voué à être rasé, détruit, à terre. Confortable

dans l'inconfort. Avec mes collègues, nous avons fini par ne plus trop y croire à ce déménagement, ou du moins à ne pas l'espérer rapide, tiraillés que nous étions entre la nécessité d'apporter plus

psychiatrie va être détruit



de commodités et d'aisance aux patients, et la tristesse de quitter un endroit singulier où tout se déroulait comme dans une pension de famille. Peu de lits, une équipe réduite, les malades et les soignants vivaient ensemble, un peu isolés de tous mais dans une proximité (mais pas une promiscuité, ça, je déteste) dont on se plaisait à penser qu'elle était reconfortante car enveloppante et durable, héritage d'une histoire, prolongation de cette histoire au quotidien. Un espace à part, une bulle.

Cependant la date approchait et oui, il devenait tangible qu'on allait donc être déplacés dans des locaux « plus adaptés », conformes aux recommandations et surtout moins vétustes. Moins conviviaux aussi et sans caractère, comme le Service hospitalo-universitaire de psychiatrie et psychologie médicale, le SHUPPM, en avait. C'est alors que Lucile, une collègue infirmière de la suppléance, solide militante, supra-douée pour la photo et fourmillant d'idées, a porté un projet magnifique et

ambitieux : immortaliser ce vieil endroit avant démolition, garder une trace de ce passage, pour moi et mes collègues, et de ces séjours de patients qui n'étaient pas là par hasard, car tombés du côté de la folie. Pour ma part, ce n'est pas que j'ai été destiné à être du côté de la sagesse mais du soin. J'étais alors quasiment le plus ancien travailleur de ce bâtiment et sincèrement, un des plus enthousiastes à l'idée de ce projet car un des plus attachés à l'endroit, un des plus chagrinés à l'idée de tourner la page, devoir quitter,

déménager, abandonner. Bien d'autres étaient partis vers de nouveaux horizons, moi, je m'accrochais à mon métier et à mon outil de travail.

LE BEAU MÉTIER D'INFIRMIER

Revenons un peu en arrière... Au départ, il y a une nécessité : celle de trouver un métier, de gagner ma vie, de respecter cette valeur-travail si chère à mes précieux grands-parents et parents. J'ai été un étudiant sérieux sur les bancs de la fac de droit. Relativement... À cette époque, on clopait dans l'amphi, on entrait, on sortait, certains faisaient des mots croisés, d'autres écoutaient de la musique sur les ancêtres des lecteurs MP3. C'était post-soixante-huitard sans le dire, l'héritage de Mai-68 moins la vraie conscience des combats. C'était léger, tendance je-m'en-foutisme.

Cinq années de droit ne m'ont finalement pas empêché de chercher puis trouver mon autre v(o)ie. Au départ, j'avais choisi cette discipline « prestigieuse » un peu par vanité, parce que j'aimais le mot, mais aussi sans doute par défaut. Mes sœurs étant inscrites l'une en fac de sciences, l'autre en lettres, il me fallait bien me distinguer. Comme ce défunt SHUPPM. Comment dès lors devient-on infirmier en psychiatrie, comment le suis-je devenu, passionnément ? Faut-il soi-même une dose de folie, un peu plus que celle partagée par tous ? Serait-ce aussi par défaut ?

Si le hasard existe, c'est ainsi que je suis devenu infirmier. J'avais envisagé la magistrature, l'enseignement mais pas la santé, j'avais juste décidé d'accompagner une amie au concours infirmier : elle ne voulait pas y aller seule. En m'inscrivant, je demande la filière psy, sans rien y connaître. J'apprends que cette spécialité n'existe plus depuis peu... Mon amie ne décroche pas le concours, moi si. Il me faut un métier, ce sera celui-là. Il me faut gagner ma croûte, me lever, construire ma vie laborieuse, me faire d'autres relations. Ce n'est que plus tard que je réfléchirai

au sens que ça a pour moi de devenir infirmier. Pas par défaut donc, car soulager les autres m'allège, alléger des souffrances me permet de panser mes maux et de penser mes mots. Si cela reste un poncif, c'est pourtant bien une réalité. Je vais exercer un beau métier, un métier magnifique, parfois ingrat, aimé et aussi dénigré mais toujours, je l'espère, je vais l'exercer dignement. Je serai chaque jour heureux d'enfiler ma blouse blanche. Elle va me donner, non pas un statut bourgeois, mais bien un statut social, une envie de me lever aux aurores, l'illusion ou parfois la conviction d'être utile.

D'emblée donc, je n'ai juré que par la psychiatrie. Du moins les représentations que je m'en faisais. La folie m'a toujours intéressé, fasciné, pas par voyeurisme mais parce que j'ai senti une fraternité entre les « malades officiels » et moi. J'y suis dans un second chez-moi. Je découvre et suis surpris chaque jour, aucune journée ne ressemble à la précédente. Les gestes ne sont pas répétitifs. La plannif' de journée est branlante et adaptable. Je réfléchis et alors j'agis. Je me découvre de la force enfin. Si j'entends encore ma grand-mère me prévenir des risques et partager sa crainte (« côtoyer la folie, ça rend fou »), moi, ça me guérit. Avec mon ami d'enfance, mon presque frère, nous avons été arrachés, et là, je suis rassemblé. Alors oui, ça crie, hurle, pleure, ça cogne, ça se réfugie dans le délire ou le mutisme, c'est du non-sens, des portes qui claquent, des souffrances infinies, de la violence parfois, de l'humour souvent, des sourires, des histoires sinistres et glauques. Mais cela reste toujours du théâtre vivant, du spectacle toujours renouvelé. Il y a toujours du souffle.

J'ai démarré mes études déjà âgé. Dans la promo, nous sommes 80, très peu de garçons (moins d'une dizaine) et encore moins de « pro-psy ». Mes collègues veulent aller aux urgences ou en pédiatrie. Co-doyen, je ne comprends

pas grand-chose à leurs préoccupations post-bac. Les enseignants ne portent aucunement le projet psy dont l'image est désastreuse. Je comprends vite qu'il ne faut pas claironner qu'on veut y faire carrière, c'est mal vu. Vouloir « aller » en psy, c'est se condamner, gérer la violence, s'endormir et s'enterrer. Passer du temps à boire du café, à refaire le monde, à jouer aux cartes, à s'occuper de l'incurabilité en fumant. Rien de plus. Pas d'élaboration autour du prendre soin des « indi-gens ».

UNE FINE ÉQUIPE

En 2001, quand j'arrive au SHUPPM, j'apprends consciencieusement le sigle, j'écoute les ancrés qui affirment : « *Quand on y rentre, on n'en part plus, c'est un clan, une planète à part.* » Je m'intègre, j'ignore que je vais y passer une vie. Je vois défiler des soignants, des anciens qui m'apprennent beaucoup, des exemples, des contre-exemples. Je me construis une identité et une pratique. Je rencontre les blasés, les passionnés, les nostalgiques, les pessimistes, ceux qui sont là « *par hasard* » (donc qui ne resteront pas), ceux qui, comme moi, sont sans doute là par nécessité. Dès mon arrivée, en apprenant à maîtriser l'outil, à en connaître ses rouages, on me parle d'un projet de déménagement. Il mettra quinze ans à aboutir. Mes compagnons de route partiront vers de nouveaux horizons, je resterai, trop heureux d'évoluer chaque jour dans cette ambiance de maison à l'ancienne où on partage tout avec les patients. Des crises, des repas, des Noël et des anniversaires, des gâteaux, des toilettes, des apaisements, des fugues, quelques décès mais surtout un lien. Ce lien qui fait que pour certains, on se tutoie, on s'appelle par le prénom, on est plus présent que leur famille de sang donc, on est une figure plus familière, un re-père.

• **Il y a André**, le clopeur 24 heures sur 24, qui me fait peur, la nuit, quand il se met à cracher ses poumons dans l'espace fumeurs, parce qu'il ne dort pas, enfin presque jamais. Il passe son temps à se poser dans une pièce ouverte à tous les vents et répand sa nicotine dans tous les espaces, comme nous, qui fumons partout, même parfois en préparant les traitements, c'est comme ça, c'est culturel, c'est permis. Un jour, j'apprendrai qu'André s'est jeté dans la Loire. Il restera dans ma mémoire de bizut.

Le projet MURmureS

Lucile Brosseau, infirmière, et Géraldine Guellier, éducatrice spécialisée en psychiatrie au CHU de Nantes sont toutes deux adeptes de la photographie. Pendant un an, elles ont travaillé sur la démolition annoncée d'un très ancien bâtiment de psychiatrie (le Service hospitalo-universitaire en psychiatrie et psychologie médicale, Shuppm) et en ont profité pour poser un regard sensible sur leur métier, les patients, leurs collègues... Leurs photographies (et les témoignages qui les accompagnent) ont fait l'objet d'une exposition et sont publiées sous la forme d'un livre.

• **MURmureS**, L. Brosseau, G. Guellier, CHU de Nantes, 32 pages, à consulter sur www.chu-nantes.fr



© MURmureS / L. Brosseau, G. Guellier, CHU Nantes.

• **Il y a Nadia**, l'« Agent de service hospitalier qualifié (ASHQ) historique », qui tisse des relations privilégiées avec tous parce qu'elle est douce même si elle est déjà cafardeuse, regrettant « *ce qui était mieux avant* ». Nadia sait écouter les patients, compatir, se confier en retour de leur confiance, être attentive.

• **Il y a Monique**, l'emblème de la femme de la rue qui a tout connu : être serveuse dans une brasserie de luxe, assistante d'un masseur kiné, figurante dans un film avec Pierre Clémenti et Marie-Hélène Breillat, hospitalisée contre son gré dans plusieurs hôpitaux de Belgique ou des Pays-Bas, réclamant sa liberté, du café et des cigarettes. Elle mériterait à elle seule les faveurs d'un documentaire. Superbe femme abîmée, elle crèvera l'objectif de Lucile !

• **Il y a les cadres de santé** que je vais voir se succéder, apportant chacun sa personnalité, mais dont on va s'apercevoir qu'ils auront de plus en plus le rôle ingrat de naviguer entre les contraintes administratives et budgétaires et leurs idéaux originels.

• **Il y a Abder**, usé avant l'heure par sa schizophrénie, les ondes qui le bombardent, ses poupées qu'il traîne partout, les bastonnades qu'il subit et le handicap physique à force de s'injecter tout et n'importe quoi dans les veines.

• **Il y a Chantal**, l'ancienne infirmière qui passe de phases maniaques ultra-violentes et spectaculaires à des phases de mélancolie profonde. Mais qui toujours ironise et résume aux pauses-café et aux RTT. Pas tendre la Chantal, piquante, familière mais si vulnérable. Elle mettra tout son soin à défaire des décors de Noël. Il y a **Jennifer-sans-filtre, Fabrice** qui peut « tout casser » ou **Michèle**, qui multiplie bonnets et gants pour se protéger, elle aussi, des ondes qui l'assaillent.

• **Il y a Amélie**, si sensible, poreuse mais redoutable professionnelle, infirmière gracieuse, trop peu sûre d'elle mais qui apprend à s'affirmer. Pauline évaporée *a priori* mais efficace soldate du soin et de l'empathie, miracle de la douceur et du respect du cadre. Irène si investie dans son rôle de « gardienne de nuit » comme d'aucuns disent encore. Et puis la douce, drôle et réfléchie **Stéphanie, Rose** et ses frasques. Il y a **Cécile**, droite et fantaisiste à la fois, une amitié à conquérir mais une fidélité sans faille à fleur de peau. **Élisabeth**, royale (comme son prénom) et enflammée. Et puis, il y

a **Patricia**, une autre ASHQ, mix d'Arletty et d'Audiard, qui a tout connu elle aussi, des cuisines de l'HP, où des rats crevés surnageaient dans des gamelles préparées la veille, et qui nous a tant fait rire avec son franc-parler et son langage fleuri. Elle raconte avec gourmandise ses souvenirs d'un temps béni où, certes, tout le monde abusait de tout, y compris des victuailles fournies à grands frais, mais où tout était permis et toléré. Je bois ses paroles, témoignage d'une autre époque. Tous vont devoir plier bagage pour investir une nouvelle structure. Sans connaître les lieux ni le fonctionnement. Une plongée dans l'inconnu. Avec cette antienne : gardons une trace de ce que nous quittons et n'existera bientôt plus si ce n'est dans nos têtes forcément chamboulées.

Avec nos simples *smartphones*, nous photographions les dispositifs d'alerte devenus obsolètes, les tringles qui nous permettaient avec difficulté de lever et baisser les volets, une vieille gouttière portant inscription de décennies de souffrances, un banc posé dans une cour sécurisée, un ascenseur souvent en panne à la moquette cradingue, des vestiaires peu ragoûtants...

UNE PSYCHIATRIE « À LA PAPA »

• Puis **Lucile**, infirmière, arrive, associée à **Géraldine-la-discrète**, éducatrice spécialisée. Cette belle rousse, iconoclaste et douce, porte un rêve et propose un projet dont certains (comme moi) s'emparent. Il s'agit de figer l'instant du « passage », ces derniers moments de vie au SHUPPM, le SHUPPM qui s'éteint. Il y a les conquis *a priori* : nous connaissons son talent, nous reconnaissons notre attachement. D'autres tiennent le projet à distance, voire le rejettent : il faut de tout pour faire une équipe. Ne craignant nulle palidonie, les réticents et les hostiles, qui n'en comprennent pas le sens, contestent, se montrent même vitupérants et craignent la stigmatisation des malades. Bref, le projet ne fait pas l'unanimité. En traînant des pieds, on risque qu'il n'aboutisse pas. Il faudra toute la ténacité, la douceur et l'investissement de Lucile pour le mener à bien, rencontrer les instances et les directeurs, les équipes, les patients, leurs familles, leurs tuteurs, ne pas compter ses heures, essayer des revers et des déceptions, des espoirs et des contrariétés, convaincre. Et puis il faudra tout l'enthousiasme de nombreuses personnes pour soutenir cette idée galvanisante.

Certains patients seront partie prenante en questionnant, en travaillant un texte, en se montrant impatients de découvrir les premiers résultats sur l'écran de l'appareil-photo de Lucile. D'autres sembleront indifférents, quelques-uns refuseront.

Lucile, elle, nous en parle avec délicatesse et passion : les volontaires signent l'autorisation d'être photographiés, avec confiance et bienveillance, comme elle l'est. J'accepte même de figer mon image autour d'un gâteau que j'ai apporté, sans le savoir, le jour même de mon anniversaire. Il n'y a pas de hasard sans doute. Il y aura des regrets : cette photo qui n'existe pas mais qu'on avait imaginée, avec moi accompagnant dans son drap enveloppant Negib, notre « grand autiste » au sortir de son bain. Trop compliqué d'avoir l'aval de la famille. Mais nous l'avons fantasmée, cette image, et c'est déjà ça. Lucile va aussi apporter du rêve dans un quotidien cru. Créative et discrète, elle réussit l'équation impossible du respect de l'intime : ces moments où l'une peint les ongles d'une autre, un autre joue au baby-foot avec un quatrième, l'un réchauffe les plats d'un patient, ces réunions, ces transmissions encore écrites avant que l'informatique nous envahisse, ces instants qui scandent les journées, fumer dans une cour sécurisée. Une vie, une atmosphère familiale ai-je déjà écrit, où même un chat a élu domicile, suscitant la passion des soignants et l'intérêt des patients qui le nourrissaient avec une part de leur repas.

Dans cette équipe heureusement soudée, je me souviendrai malgré tout de la diatribe de l'un, une exception dans sa colère, fustigeant le projet, portant aux gémonies son instigatrice, poussant des cris d'orfraie, parlant même de scandale, d'exploitation et de prétexte à se faire mousser. Pour autant, Lucile ne cédera pas aux obstacles rencontrés. Il est déjà assez difficile d'abandonner un lieu, il serait encore plus triste de n'en conserver aucune trace. C'est un pan de l'histoire de la psychiatrie « à l'ancienne », la psychiatrie « à la papa » qui s'effondre dans le ballet sinistre des tractopelles et qui emporte certains de nos idéaux pour se conformer aux nouvelles règles et recommandations, aux nouvelles normes dont on était fiers parfois de s'affranchir. Cette psychiatrie qui était une vie en commun et en humour. Un bâtiment à part, qui fuyait à la moindre averse, déclenchait les alarmes dans ses combles

dès que le vent soufflait, une maison rebutante pour certains et attirante pour ceux qui la connaissaient. Et une vie de rencontres et de liens quasi familiaux où on célébrait chaque anniversaire, chaque naissance, chaque décès avec cadeaux et pensées à la clef.

Difficile de savoir comment les patients ont compris et appréhendé ce déménagement, puis vécu. Du côté des soignants un peu pessimistes, négativistes sans doute, nous pressentons que nous allons sans nul doute perdre une part de notre âme, certes pour gagner des locaux plus modernes, propres et respectueux de la dignité et de l'intimité des malades. Nous perdrons un état d'esprit familial, pour gagner une crédibilité institutionnelle. Il y aura davantage de couloirs à arpenter, moins de proximité, davantage de travail, de lits et moins de lien, même entre nous. L'agencement et l'architecture seront plus agréables mais moins personnalisés, moins atypiques, normalisés mais sans identité propre. Nous devrons la construire, cette identité qui nous tient à cœur. En conservant notre belle complicité, nos rires et notre professionnalisme, en déconnant et en étant sérieux, en habillant les lieux de nos plantes ou de nos images, en apportant chaque jour des idées de déco et d'organisation. Bref, en s'appropriant ce nouvel outil de travail. Rien que ça, c'est du boulot. Réinventer tout en poursuivant et en nourrissant. Il va falloir mettre l'imagination au pouvoir et l'énergie au premier plan. Surtout, ne pas se perdre en chemin, avec ces cartons que nous avons faits, un par un, sous le regard des patients encore présents, parfois surpris, parfois indifférents, et nous, souvent le cœur gros et l'excitation aussi présente! Dans cette balance sans doute y a-t-il eu plus de résistance de notre part que de celle des hospitalisés. Une appréhension plus consciente en tout cas.

UNE MISE EN ABYME...

Mais les « séances » photos commencent, dans la plus grande discrétion et la pudeur, ligne de conduite dont Lucile et Géraldine ne dévieront jamais, pour capter l'instant sans gêner ni importuner les patients. Nous vivons nos derniers instants, d'autant plus consciemment que nous participons à cette folle aventure de la fixer en images, aventure qui signe la fin d'une autre dont nous sommes les héritiers. Une mission de transmission nous incombe sans nous peser. Nous sommes heureux de rester un temps sur pellicule, fidèles à ce que nous vivons et qui va perdurer par la grâce de l'objectif. Des réflexions ont émergé, sur ce qu'on voulait conserver, une action, une configuration, un endroit, un patient, un acte de notre métier... Attentive à nos suggestions, Lucile a surtout été force de proposition, connaissant nos pratiques et nos singularités du fait de son expérience de suppléante. Avant tout, elle et Géraldine ont réussi l'exploit de se faire oublier, d'être les discrètes passeuses d'une histoire, la nôtre et celle des malades. Des yeux aiguisés, une connaissance de la discipline, un respect sans faille, une sensibilité, deux talents, tous ces éléments ont permis de réaliser l'irréalisable et d'abattre une somme de travail et d'investissement considérable. Quand nous découvrons le résultat, nous sommes alors encore bien ancrés dans le SHUPPM. Émerveillés, nous n'en revenons pas de la beauté saisissante de ces images, de la qualité des prises de vue, des angles... Ainsi, tous ensemble, dans cette démarche artistique, nous devenons des héros du quotidien. On s'y détaille, on commente, on échange, on sourit, on éprouve beaucoup de nostalgie et de fierté. Les patients ressentent aussi de la fierté, de la reconnaissance d'être considéré, d'être traité comme des personnes et à égalité avec les blouses blanches, comme s'ils se condamnaient parfois à un rapport

hiérarchique. Il n'y a plus de bon ou de mauvais côté de la barrière car les frontières sont enfin abolies. Chaque acteur est traité à parts égales. Je me souviens surtout de la réaction de Fabrice : il s'est regardé, a boudé, « *clashé* », puis s'est réconcilié avec son image et n'en parla plus... Que s'est-il passé dans sa tête? Est-ce de « se voir » davantage que dans un miroir? Son image immortalisée, sa maladie captée? Ce reflet dérangent pour lui?...

Aujourd'hui, l'exposition *MURmureS* trône toujours dans les couloirs du nouveau bâtiment, pour garder le lien avec l'avant. Des articles ont paru dans la presse, un livre a été édité. Ces photos et les textes qui les accompagnent, ont ému nos proches, confidents souvent touchés de nos vécus, et rendu plus concret notre métier, plus concrète la folie. Notre vieux SHUPPM désormais totalement rasé est passé à la postérité.

Je conçois mon travail d'infirmier, une passion, entre connaissances scientifiques et pharmacologiques et défrichage de l'âme humaine. On y apporte maternage et expériences, résultats biologiques et approches humanistes, bienveillance et réalisme. Tout se confond, tout se fond pour peindre un surprenant tableau impressionniste, pointilliste et surréaliste. Une forme d'art inventée chaque jour avec l'innocence du néophyte et la formation académique. Être infirmier psy, c'est mettre beaucoup de soi. Répondre aux délires par ses propres représentations mais aussi par les protocoles. Écouter, écouter encore, recevoir, encaisser, rassurer, inlassablement. Et accompagner. La souffrance psychique est insondable et m'enrichit. Aujourd'hui, ces photographies sont une mise en abyme, une continuité entre le passé accroché au mur et le présent. Et la belle aventure de *MURmureS* se poursuit...

Résumé : Avant démolition d'un vieux bâtiment de psychiatrie, deux soignantes proposent de réaliser un travail photographique, pour garder trace de ce lieu témoin d'une psychiatrie d'un autre âge. L'auteur, infirmier dans ce pavillon depuis des années, revient sur son propre parcours et ses choix professionnels, et raconte l'aventure de ce travail artistique.

Mots-clés : Équipe pluridisciplinaire – Évolution – Histoire – Hôpital psychiatrique – Infirmier de secteur psychiatrique – Lien social – Photographie – Témoignage.